pris place sur le train qui devait me ramener à la civilisation et à mes classes. Je venais d'assister à la plus belle leçon de générosité, d'abnégation et d'apostolat qui se puisse donner. J'avais parcouru les Missions où Évêque, Pères, Frères et Sœurs peinent et souffrent, dans l'isolement et mille épreuves, pour établir le règne du Christ. J'avais appris à connaître davantage les belles œuvres du Mackenzie. Puissé-je, par les faibles moyens dont je dispose, aider de plus en plus ces chères Missions, les faire connaître et aimer par toutes les âmes généreuses qui s'intéressent aux labeurs des Missionnaires des pauvres aux pays des glaces !

Joseph GUY, *O. M. I.*



XV. — La Mission de Lejac, au Yukon [1].

Il semble que je sois né pour un va-et-vient continuel. La plupart de nos Indiens reviendront bientôt de leur chasse. Il me faudra, alors, repartir faire la tournée des différents villages ou campements, disséminés jusqu'à une distance de 150 milles d'ici. Et ce sera la même chanson, tout l'hiver. Beau temps, mauvais temps, le trappeur du Bon DIEU doit continuellement visiter ses trappes, s'il ne veut pas que son gibier se perde.

En ce moment, nous n'avons encore que très peu de neige, bien que le thermomètre soit déjà descendu à —18 centigrades. Je puis encore faire mes courses, au moins les plus rapprochées, avec notre chevrolet. Ce n'est pas très chaud, surtout si un pneu vient à se crever, mais c'est encore mieux que d'avoir à faire de 40 à 50 milles en traîneau, avec des chevaux qui ne sont pas très familiers avec l'avoine. Mais, bientôt, il faudra

(1) Lettre datée de Lejac (1er décembre 1928) et adressée par le Révérend Père Elphège ALLARD à sa mère et à ses frères et sœurs.

mettre de côté le chevrolet, jusqu'au milieu ou la fin de mai.

Mon voyage de l'été dernier dans mes nouvelles Missions de l'Extrême-Nord intérieur de la Colombie Anglaise, depuis la Rivière Stikine jusqu'à la Haute Liard, n'a pas manqué d'intérêt. Mon plus grand bonheur, en arrivant parmi mes nouveaux chrétiens, fut de constater qu'ils avaient, enfin, appris par cœur les cantiques et les prières que je leur avais enseignés durant mes trois visites précédentes et que tous, ou à peu près tous, les récitaient quotidiennement. Cette constatation fut pour moi la preuve que mes espérances et mes peines n'avaient pas été vaines et que ce peuple était vraiment désireux d'embrasser les enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de se sauver. Aussi, quand, après un an d'absence, je les entendis réciter, dans leur propre langue, les prières que je leur avais enseignées l'été précédent, mon cœur tressaillit de joie, et je fus tenté de chanter, comme autrefois le saint vieillard Siméon : — *Maintenant, Seigneur, laissez partir votre serviteur..., parce qu'il a vu le salut de votre peuple...*

A McDame, poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur la Rivière Dease, à mi-chemin à peu près entre le lac du même nom et la Haute Liard, nous avons commencé à construire une chapelle en billots, mesurant 24 pieds sur 32.

Comme la plupart des Indiens de ce pays ne se sont jamais construit de maison, tous étant encore nomades, ils ne savent guère manier la grosse hache à équarrir. Aussi ont-ils préféré scier les billots sur deux faces à la scie de long. Besogne bien lente mais qui donnera de meilleurs résultats. Ce fut mon privilège de trouer chaque billot, au milieu, d'un trou de deux pouces, pour le joindre solidement, par une cheville, au précédent.

Durant les trois semaines que je passai, cet été, à McDame, nous avons mené cette construction jusqu'aux chevrons. Mes ouvriers n'étant pas des mercenaires, je ne leur avais tracé un programme que de quatre à cinq heures

de travail par jour. Le reste du temps était pris par les exercices religieux : la Messe, l'enseignement de la doctrine chrétienne, l'étude des cantiques et des prières, — trois réunions par jour.

L'été prochain, j'espère voir la toiture de cette chapelle finie. Je voudrais bien aussi y poser quelques fenêtres. Avec le papier à toiture et les clous, ce sera encore une dépense de deux à trois cents dollars, augmentée du prix de quatre cents dollars la tonne pour les frais de transport.

Et le Maître du ciel et de la terre n'aura encore rien qu'un pauvre toit pour habitation. Et je n'ai pas même les sous nécessaires pour lui accorder cela. Si quelqu'un d'entre vous connaissait des âmes charitables qui voulussent bien s'intéresser à cette nouvelle Mission, je vous serais bien reconnaissant de leur faire connaître ma détresse.

A Telegraph Creek, sur la Rivière Stikine, nous avons aussi commencé, cet été, une chapelle, mesurant 21 pieds sur 31. Monseigneur Bunoz avait été assez heureux pour m'obtenir, en faveur de cette localité, une aide bien appréciable de la *Catholic Church Extension* de Toronto. Tout y a passé. J'y ai même contracté une dette de près de trois cents dollars ; et cela va en prendre encore davantage pour rendre cette maison digne d'y voir habiter le Dieu de l'Eucharistie. Nous voilà bientôt à la nouvelle année. Il se dépensera bien des milliers de dollars en cadeaux de toutes sortes. Si l'on pensait un peu aux pauvres Missions ! Quels beaux cadeaux on pourrait offrir au Bon Dieu !

On ne passe pas trois mois, tout seul, dans la sauvagerie. sans cuisinier ni rien, sans que la constitution en souffre un peu, — surtout, quand on n'a pas été bâti pour être un géant. Mais la pensée des âmes qui correspondent à la grâce du Bon Dieu et du choix dont on a été l'objet pour ce beau travail fait oublier bien des peines : manque de nourriture convenable, surcroît de travail, pluie, chaleur, guerre de nuit et de jour avec les maringouins, etc., tout est oublié.

Vous avez votre part bien grande, chère mère, à ce travail fait pour DIEU. Les sacrifices nombreux que vous et notre regretté père vous vous êtes imposés pour nous élever chrétiennement, comme ils doivent faire votre consolation, en ce moment ! Trois de vos fils prêtres Oblats de MARIE Immaculée, trois de vos filles Religieuses de la Présentation de MARIE, n'est-ce pas le sceau de DIEU sur votre union ? Les épreuves et les peines ont, parfois, visité votre foyer. Mais je ne sache pas que la foi, la crainte et l'amour de DIEU y aient jamais manqué. Vous ne regrettez pas, j'en suis sûr, cette vie tranquille et modeste, loin des plaisirs mondains, que tous deux vous vous êtes imposés pour l'amour de vos enfants. Le Bon DIEU vous le rend déjà. Il vous le rendra encore bien mieux dans son beau Ciel !

A Telegraph Creek ou dans les environs, il faudrait aussi construire une école pour les enfants des Indiens qui habitent ce champ de missions. Ce serait le plus sûr moyen d'opérer la conversion entière de ces tribus. Les Anglicans, qui y ont une église et un ministre depuis environ quarante ans, n'y ont encore à peu près rien fait. Ou plutôt, en dignes fils du mensonge qu'ils sont, ils se sont bornés à envoyer des rapports au Bureau des Affaires indiennes à Ottawa, affirmant qu'à peu près tous les Indiens de ce district étaient protestants. La vérité est qu'ils étaient pour la plupart païens à notre première tournée, il y a trois ans, mais que, depuis la visite régulière du prêtre, ils sont maintenant pour la plupart catholiques. Le recensement de cet été donne cent onze enfants, baptisés catholiques, en âge de fréquenter l'école.

L'agent des Indiens dans ce pays n'a reçu sa nomination que le printemps dernier. Il vient de finir la visite du territoire qui a été confié à sa surveillance. Il a pu constater de ses yeux et de ses oreilles, comme il me l'a avoué lui-même, la fausseté des rapports protestants. Aussi semble-t-il bien disposé en notre faveur. Aura-t-il le courage de plaider la cause de notre école à Ottawa ?

Si nous ne recevons pas de secours de ce côté, il faudra

nous adresser à la charité publique. J'ai une grande confiance en la nouvelle Patronne des Missions, l'humble et si bonne petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle nous a déjà beaucoup aidés. Puisse-t-elle continuer à faire pleuvoir sa pluie de roses sur nos nouvelles Missions !...

Votre fils et frère Missionnaire,

Elphège Allard, *O. M. I.*

XVI. — Vicariat de Ceylan : Diocèse de Jaffna.

§ I. — Silva, le « Capitaine ».

Il est mort, le rude pêcheur, le vieux chef Kangani. L'influenza — comme une tempête violente qui s'attaque, surtout, aux gros chênes et les déracine, — l'influenza l'a terrassé, lui qui semblait ne devoir pas mourir. Je lui donnai les derniers sacrements et le préparai, dans mes visites, à paraître devant le Souverain Juge.

Lorsque la dernière pelletée de terre fut jetée dessus son cercueil, divers jugements furent émis sur son compte.

Les uns disaient :

— « Il avait mauvaise langue : grand débarras pour le village. C'est un fauteur de troubles de moins : désormais, on pourra filer droit son chemin sans craindre les railleries. »

D'autres disaient :

— « Malgré ses défauts, — qui n'en a pas ? — c'était un brave cœur, et il a rudement travaillé pour l'Église. »

D'autres, enfin, comme oraison funèbre :

— « Que Dieu ait son âme ! Il n'a jamais manqué la Messe, le dimanche, et, au deuxième coup de cloche, il occupait sa place à l'église, comme un militaire qui fait sa faction. »

Dans tous ces dires, il y avait du vrai.

Le Kangani — son vrai nom était Jovan Silva —